

URBEX

LES EXPLORATEURS D'UN MONDE ABANDONNÉ



QUENTIN JARDON

Les explorateurs du XXI^e siècle ne partent plus à la recherche d'une *terra incognita*, ils s'aventurent là où l'homme a déjà dégoupi : usines abandonnées, hôpitaux désaffectés, parcs d'attractions en ruine... D'un geste artistique, ils veillent souvent à photographier ce que ces lieux désolés leur inspirent. Leur terrain de jeu idéal ? La Belgique, sans conteste. Cette pratique que l'on nomme l'exploration urbaine ou « urbex » est en plein boom depuis l'avènement d'Internet - pour le meilleur et pour le pire. Quelques pionniers du genre m'ont emmené, de Charleroi à Berlin, dans leur univers fascinant.

Chaque point du globe un tant soit peu difficile d'accès a connu son pionnier, un explorateur qui, à l'instar de Roald Amundsen au pôle Sud ou – moins célèbre – João Gonçalves Zarco sur l'île de Madère, a posé le premier pied, celui que l'Histoire retiendra. Dans le genre, Henk Van Rensbergen est un bouliforme. Un Christophe Colomb de l'ère numérique, un Neil Armstrong flanqué du drapeau belge qui se contente de son avion pour survoler la Terre. À son tableau de chasse pourtant, ni points culminants ni latitudes impossibles, mais *a contrario* des lieux dont la vie humaine ne veut déjà plus : ruines, chancres, parcs d'attractions, cokeries wallonnes, cimetière de vieilles voitures... Henk est en réalité un adepte de « l'urbex ». Plus qu'un adepte : une figure de proue.

Je suis reçu dans le salon de sa bicoque sise à Huldenberg, en Brabant flamand. Sur les murs, des photos grand format de ses plus belles conquêtes, notamment une montagne russe en bois que la nature commence à envahir. « J'ai pris cette photo au Japon, la nuit, en l'exposant pendant huit minutes. Ce fut une forme de méditation : j'étais immobile à regarder un paysage d'un noir absolu et je prenais conscience de ma position précise dans l'espace, de l'endroit unique qui se trouvait face à moi, des risques que j'encourais en trompant la vigilance des gardiens du parc. » Nous nous asseyons et je demande d'emblée à Henk ce que ça signifie, au juste, « urbex ». Un mot que le dico ne connaît pas et que le Web définit sommairement comme « l'exploration de lieux interdits ou difficiles d'accès », abrégé anglais de *urban exploration*. Henk esquisse un sourire, il sait que va débuter une longue conversation à propos d'une passion qui l'occupe depuis son adolescence. « Si je vous disais qu'un gars qui s'amuse à faire le tour des saunas de Bruxelles sans jamais payer son droit d'entrée, c'est aussi un "urbexeur", ça vous étonnerait ? En vérité, l'urbex couvre une réalité tellement large qu'il est difficile de la cadenasser avec une définition... »

De Buda Marly au reste du monde

À 16 ans, Henk commence ses premières incursions. Comme tout le monde, selon lui : quel enfant n'a jamais essayé d'explorer un lieu abandonné ? Quatre ans plus tard, sous le viaduc de Bruxelles, il photographie l'usine de Buda Marly, encore en activité à l'époque. Il se fait jeter, on le prie de ne pas publier ses clichés. Dès cet instant, la photo va faire partie intégrante de

sa démarche. « Si certains font de l'urbex à mains nues, pour moi, c'est impensable. Au départ, je voulais juste prouver à mes copains que j'y étais allé. Le réflexe a fini par devenir artistique. Avec mes expos et mes bouquins, j'ai connu un grand succès. J'ai eu la chance d'être "the right man at the right place at the right moment". C'est une carrière exceptionnelle pour un amateur. » Ses proies de jeune urbexeur, ce sont de préférence des cokeries et des industries belges : Tertre, Anderlues, Marcinelle... « Les usines abandonnées me fascinent. Un silence invraisemblable enveloppe de grosses machines qui émettaient jadis un boucan d'enfer, des machines que nous n'essayons même plus de comprendre aujourd'hui. C'est le propre de notre époque postindustrielle : nous sommes blasés par la mécanique. Voilà pourquoi je vis l'urbex dans la peau d'un homme qui regarde notre passé le plus récent en sachant qu'il est déjà révolu. »

En 1990, Henk ouvre un site web consacré à sa pratique. « J'étais en contact avec seulement dix personnes... dans le monde ! » Il multiplie les explorations, publie ses premiers bouquins, affine son approche. « J'ai rapidement développé une préférence pour les sorties en solitaire. Quand je suis seul, je suis davantage exposé aux dangers, ce qui me force à maintenir mes sens en alerte. Ma vulnérabilité décuple mon attention, je comprends mieux le bâtiment et, in fine, je fais de meilleures photos. » Son rituel exploratoire est bien établi. Lorsqu'il infiltre un lieu, Henk commence par s'asseoir pour réfléchir dix minutes. Il se pose, il s'imprègne de l'atmosphère, il écoute le silence... L'appareil photo sort ensuite de sa boîte et Henk passe alors la journée entière à multiplier les clichés. « Le soir, à la maison, je réalise souvent que je suis passé à côté de l'essentiel. Alors j'y retourne, jusqu'à ce que mon appareil capte les sensations qui habitent mon esprit. »

Entre-temps, Henk a obtenu une licence de pilote. Un métier qui va se marier merveilleusement avec sa passion pour l'urbex : escales à l'étranger et périodes off à la maison lui offrent le temps d'explorer les quatre coins du globe sans dédaigner la Belgique, son terrain de jeu préféré. « Notre pays est un Eldorado pour les urbexeurs parce qu'il mène une politique urbanistique catastrophique. En 25 ans, je n'ai pas vu de changement. Tout le monde peut faire n'importe quoi. D'ailleurs, nos voisins viennent souvent explorer chez nous... Si ça m'attriste de voir tant de bâtiments se dégrader ? Pas vraiment. Un lieu évolue, il vieillit, il change

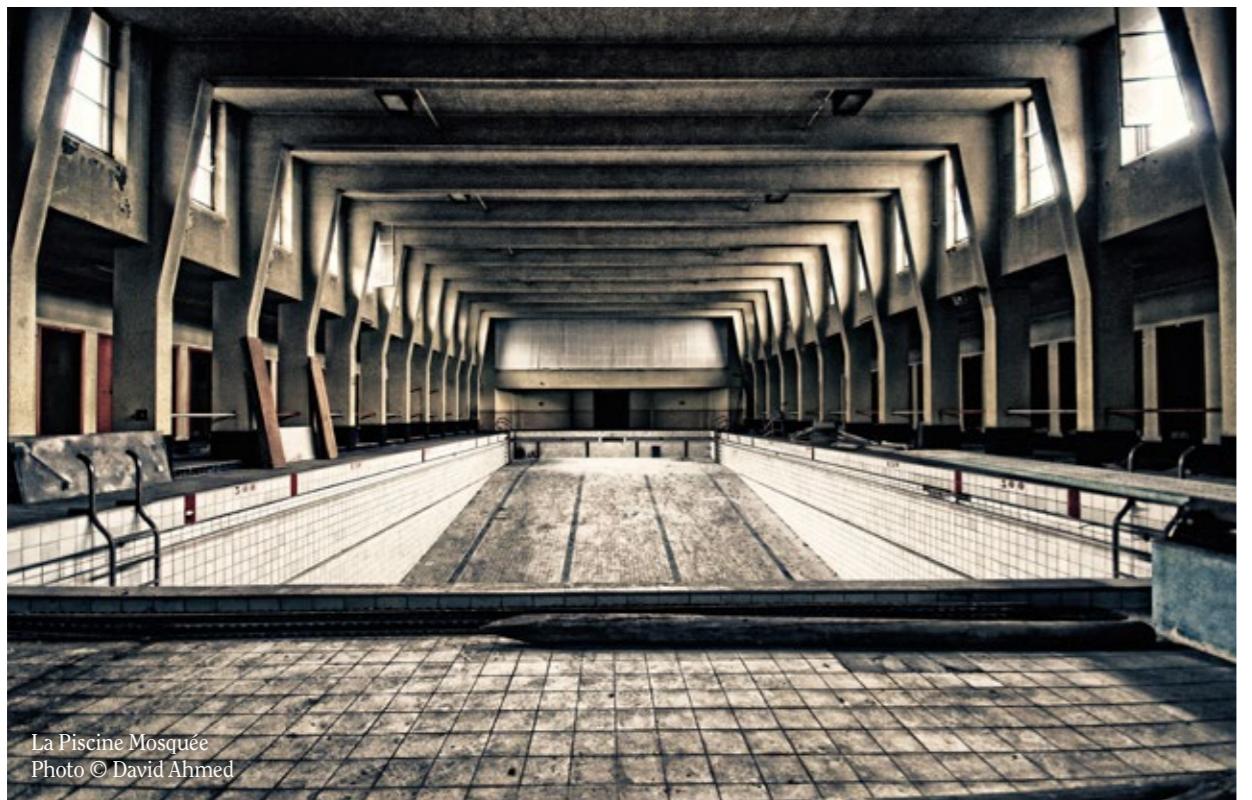
La montagne russe du parc d'attractions de Nara Dreamland, au Japon
Photo © Henk Van Rensbergen



d'apparence – comme un être humain. Moi, j'essaie juste de savoir ce que ces bâtiments ont à me dire. Je veux interroger le temps qu'il est impossible d'arrêter. »

Malgré son air placide, Henk observe l'évolution de l'urbex d'un œil de plus en plus inquiet. C'est que, jadis réservée à une poignée d'initiés, l'activité s'est vulgarisée depuis l'avènement d'Internet. « La donne a changé : avant je visitais cinq endroits par an de fond en comble, aujourd'hui je pourrais en visiter cinq par jour en passant à côté de l'essentiel, comme beaucoup le font. Un spot reste rarement secret. Tout le monde s'infiltre avec ses propres règles, qui ne sont pas toujours bonnes. On entre par effraction. On casse, on pille, on vole. On viole des propriétés privées d'où l'on emporte des souvenirs intimes. On se

marche sur les pieds. J'ai déjà visité une villa abandonnée, d'autres gars étaient là aussi, l'un d'eux avait chié dans la salle de bain. Chacun a sa façon de faire de l'urbex... Si j'aime aller seul et en gentleman, certains vont en groupe, changent le mobilier pour la photo et posent entièrement nus. C'est une activité qui ne cesse de gagner en dynamisme et tant mieux si le plus grand nombre peut en profiter. Je veux toutefois prendre mes distances avec une certaine tendance de l'urbex – celle qui ne respecte rien. Sans compter que, sur le plan artistique, on a atteint un niveau de saturation : on voit le même type de photo des mêmes endroits partout sur Internet. L'originalité se fait très rare. Je continuerai à explorer, mais je tiens à me détacher du bruit ambiant pour trouver une nouvelle voie artistique. »



Exécution du plan B

Je suis parti pour ma première exploration urbaine en compagnie de Gilles Durvaux, un explorateur urbain de 53 ans. Gilles me salue, un peu titubant : petit problème de rétine. « Ça va rendre l'infiltration plus périlleuse ! » Nous sommes devant le campus du Val-Benoît où les ingénieurs de l'Université de Liège firent leurs classes jusqu'en 2006. Depuis, auditoires, laboratoires et machineries sont à la merci des urbexeurs, bien qu'à présent un grand chantier de rénovation soit sur le point de débuter. D'ailleurs, rien ne garantit que nous parviendrons à y entrer : la police veille au grain et le domaine est ceinturé par une haute clôture en barbelés. Après inspection, Gilles se résigne et décrète que c'est sans issue. « C'est ce côté aléatoire de l'urbex qui en fait une forme d'exploration, avec son lot de déceptions et ses décharges d'adrénaline. On vient de connaître ce qu'on appelle dans le milieu un "fail". Il faut donc toujours prévoir un plan B. » Et notre plan B à nous, c'est quoi ? « Un théâtre ouvrier, pas loin. »

Gilles me défend d'indiquer dans mon reportage la localisation du théâtre ainsi que son appellation réelle, sinon des « guignols » de tous poils débarqueront en masse. Il faudra que je lui invente un nom. Nous enjambons chacun à notre tour une grande barrière après avoir vérifié que les alentours étaient déserts. Nous empruntons ensuite un caniveau, parcourons à la lampe torche les caves du théâtre, nous glissons à travers la brèche d'un grillage. Il faut un peu ramper, se traîner dans la boue. « J'ai connu bien pire, raconte Gilles. J'ai déjà traversé une rivière sur une planche branlante, en pleine nuit, pour explorer une centrale électrique... L'urbex, c'est une affaire de casse-cou. » Une fois l'escalier atteint, nous gagnons le rez-de-chaussée. On tombe sur une première salle où s'entassent des fauteuils de cinéma à l'ancienne. À gauche, une réception digne d'un hôtel avec, éparses sur son comptoir, des plaques en métal nominatives. J'en prends une au hasard : « J. Arnolis ». Jean, Jacques, Jérôme ? Je l'ignore. Un jour cet homme est venu ici pour prononcer une petite conférence. Son nom me servira à rebaptiser le lieu.

De l'autre côté d'un hall de réception ravagé par des casseurs s'ouvre la salle principale du théâtre Arnolis. Une énorme pièce surmontée par un balcon, une scène encore en état, des rideaux rouges en enfilade. Quelques sièges épars. Un panneau « Silence SVP ».

Une trappe pour les souffleurs. Beaucoup de dégâts, parfois de l'acharnement gratuit. Gilles, qui s'était aventuré ici un an plus tôt, est consterné par la rapidité avec laquelle les choses se sont dégradées. « Ça me fout en l'air de voir des trucs pareils. Tout ça à cause de quelques guignols qui se revendent de l'urbex mais qui entrent ici comme s'ils étaient en boîte de nuit. Ils détruisent, ils font la fête, ils trouvent dans ces lieux abandonnés un refuge pour s'éloigner du cocon familial. Et je ne parle pas des voleurs de ferraille qui se pointent armés de disqueuses et de chalumeaux pour repartir avec des kilos de métal sous le bras... Ce théâtre est l'illustration du mal urbanistique belge, voilà tout. On ne fait rien pour protéger notre patrimoine qui tombe en lambeaux. Il témoigne pourtant d'une époque où la cohésion sociale était plus forte, la société moins fragmentée et moins individualiste. C'est presque le vestige d'une ancienne civilisation... »

Au milieu du théâtre Arnolis, Gilles prend quelques photos en maugréant, la cigarette au bord des lèvres. « Rien d'original. C'est normal, quand un lieu est à ce point piétiné. Il a suffi d'une photo sur Internet pour précipiter sa dégradation. Les spots trop médiatisés sont tous soumis au même sort. De plus en plus de gens veulent se lancer alors qu'ils n'y sont ni préparés ni sensibilisés. C'est ce que j'appelle la "médiocratie", le "do it yourself" omniprésent. À l'instar de la téléréalité, tous pensent pouvoir le faire, mais ils le font mal. Henk, Sylvain et moi, alors que nous sommes des pionniers de l'urbex, nous nous sentons aujourd'hui exclus de la pratique dominante parce que nous ne cédons pas à cette course infernale de celui qui totalise le plus d'endroits. À croire que certains ont un album Panini à remplir... Or, il faut faire ça avec une philosophie qui exige la modération et l'apprivoisement du lieu qu'on explore. »

Piscine et pigeons

Ce Sylvain évoqué par Gilles, c'est Sylvain Margaine, un Français de 37 ans installé en Belgique depuis 2001. Nous nous rencontrons à Charleroi, l'une des villes au monde où la concentration de « spots à urbex » est la plus importante. À chaque rue, au moins une usine délaissée, un bâtiment désaffecté ou une ruine sinistre... Nous commençons par l'exploration de la « Piscine Mosquée » (nom de code en urbex), un édifice classé construit en 1937 par la société Solvay à l'usage de son personnel. Il abritait une piscine de 25 mètres, une salle de spectacle et un restaurant, le tout moulé dans un style cubique et industriel. Dans sa

rotonde vitrée visible depuis la grand-route s'enroule un escalier solennel dont les murs sont recouverts de carreaux en céramique. Incongruité magistrale : abandonné en 2004, le bâtiment devait être reconvertis en mosquée – opération entamée par les finitions avant d'être interrompue faute d'argent. Le centre de prière au décor aquatique attendra encore un peu.

Devant le grand bassin au fond duquel traînent quelques objets saugrenus, Sylvain décrit sa façon à lui de vivre l'exploration urbaine. « *J'ai ça dans les gènes. Quand j'étais gosse, mon père m'emménageait déjà escalader des ruines ! L'urbex peut être divisée en deux grands courants. Le plus populaire aujourd'hui, celui dont Gilles et Henk raffolent, s'intéresse aux bâtiments désaffectés. On invoque alors le passé et le patrimoine, plus particulièrement par la photo, puisque ces endroits sont souvent époustouflants. Le second courant, c'est celui de l'infiltration : escalade d'édifices, pénétration par des conduits souterrains, irruption dans un musée en pleine nuit, tout ça. Le théoricien de cette variante, c'est un certain Ninjalicious, un Canadien décédé du cancer à 35 ans. Il était le roi de l'infiltration. Même quand il était sous perf' en phase terminale, il allait explorer les catacombes de l'hôpital en traînant son Baxter. Véridique ! En général, on fait soit de l'infiltration, soit des lieux abandonnés, moi je suis un adepte des deux.* » L'urbex c'est donc, dans sa définition la plus large, se trouver là où l'on n'est pas censé être. « *Et c'est véritablement de l'exploration quand tu es le premier à l'infiltrer dans un bâtiment, abandonné ou non.* »

Lorsqu'il s'est installé à Namur, Sylvain a découvert un territoire qui regorge de constructions en ruine. « *C'est un caprice de pays riche, incapable de gérer son patrimoine urbanistique. Imaginez le nombre de gens qu'on pourrait loger dans cette piscine ! Quand je vais en Inde, je suis à chaque fois déçu parce qu'un bâtiment abandonné qui me paraissait désert de l'extérieur est en fait occupé par des dizaines de gens.* » Autre découverte liée à la Belgique : la photo. Au début, quand Sylvain arpente les catacombes de Paris, il se contentait d'un appareil jetable, s'investissant plutôt dans les textes explicatifs qui alimentaient son site. « *C'était d'abord une approche documentaire. J'ai ensuite appris la photo en autodidacte, mes textes se sont greffés à des clichés esthétiques et je crois que ce cocktail explique le succès de mon blog, forbidden-places.net.* » Un succès qui se décline aussi en bouquins puisque ceux de Sylvain se vendent

comme des petits pains (le premier, sorti en 2009, s'est écoulé à 18 000 exemplaires).

Nous balayons Charleroi d'est en ouest pour tomber sur une église de village à l'abandon, la « *Gravestone Church* » de son nom de code, dont le frontispice qui donne sur la rue a été repeint en rose. Beauté de façade : en contournant l'église (et en passant devant... la gendarmerie), un passage clandestin à travers le mur d'enceinte permet d'infiltrer l'édifice par l'arrière et c'est alors que nous découvrons une véritable carcasse architecturale. Dans le vaisseau central, des inconnus ont creusé un fossé où gisent quelques ossements humains posés sur un tombeau. Les vitraux sont morcelés. Le crucifix dérobé. L'orgue a cessé de jouer sur son promontoire, mais partout dans l'église, lovés dans les moindres interstices, des pigeons par dizaines ont pris le relais : roucoulements funèbres, battements d'ailes angoissants, pluies de fientes qui s'accumulent en monticules sur le sol. Ces oiseaux de malheur chantent en chœur l'agonie d'un lieu sacré – un de plus. Sylvain frissonne. « *On a un jour évoqué la possibilité de reconvertis la Gravestone Church en thermes romains, mais bon, sans argent...* » J'imagine alors cette église transformée en thermes de Caracalla version Charleroi, baignant dans les vapeurs d'eau chaude, lumineuse, vivifiante, à mille lieues de l'épave qu'elle est en train de devenir... Un avenir impossible.

L'urbex urbi et orbi : Beelitz-Heilstätten

Si la Belgique fait le bonheur des urbexeurs, chaque pays renferme ses petits bijoux de l'exploration urbaine, des sites délaissés dont le gâchis nous paraît à peine concevable : un parc d'attraction Six Flags aux États-Unis, un hôtel en parfait état au Japon, une prison en Australie... Sur le Vieux Continent, le sanatorium de Beelitz-Heilstätten fait figure d'incontournable. Ce gigantesque complexe hospitalier de 200 hectares, caché entre les hauts pins des faubourgs de Berlin, se délabre à petit feu depuis 1994, date de la désertion par les Soviétiques de leur dernier bastion. Ceux qui l'ont déjà visité – Henk et Sylvain par exemple – le décrivent comme un site splendide et fantomatique encore hanté par son passé tourmenté. Un monument culte de l'urbex que je ne pouvais pas snober...

Marc Mielzarjewicz et sa compagne Peggy m'ont fixé rendez-vous près de l'entrée du sanatorium. Ils extraient de leur coffre le matériel du parfait urbexeur : pieds de caméras, objectifs à rallonge et bottines militaires.

D'après Marc, une voiture de police patrouille aux alentours, il faudra se méfier. Peggy sort une cigarette électronique en forme de berlingot qu'elle se met à fumer en attendant la montée d'adrénaline. Ce couple originaire de Leipzig, vêtes en cuir noir, larges pantalons déteints – elle chercheuse dans un laboratoire de chimie, lui employé dans une entreprise d'IT – me conte l'histoire du sanatorium. Marc la maîtrise sur le bout des doigts : il y a consacré un bouquin.

À partir de 1898, alors que l'Allemagne s'industrialise à toute vapeur, trois architectes de renom conçoivent le plus grand sanatorium d'Europe, véritable démonstration du savoir-faire technologique et architectural germanique. Il faut dire qu'à l'époque, la tuberculose faisait des ravages outre-Rhin : la maladie était responsable d'un décès sur trois et d'un arrêt de travail sur deux. Mais l'utilisation civile du sanatorium ne sera que de courte durée. Pendant la Grande Guerre, il se transformera en hôpital militaire et soignera 12 800 soldats tout au long du conflit, dont Adolf Hitler, blessé suite à la Bataille de la Somme en 1916. Puis, durant la guerre froide, l'armée soviétique prendra possession des lieux et s'en servira comme hôpital militaire central jusqu'en 1994. Faute de moyens, le plan allemand de réhabilitation avortera rapidement. Certains bâtiments ont été rachetés et rénovés par des privés, d'autres servent encore de clinique neurologique. Le reste – environ 60 % du domaine – « *repose dans un état de sommeil éblouissant, attendant son réveil. Beauté morbide et passé glamour* », comme le décrit Marc dans son livre.

C'est l'heure de partir à l'assaut de ce géant de l'exploration urbaine. Peggy range son berlingot électronique et, hop ! il suffit d'enjamber un grillage déchiqueté : on entre à Beelitz comme dans un moulin. L'ambiance est d'emblée stupéfiante. Des chemins en macadam, bordés par une végétation sauvage, mènent aux différents bâtiments (soixante !) du complexe hospitalier. L'architecture est bien préservée à l'extérieur, témoignage historique des évolutions de style – du cottage à l'expressionnisme – dans une succession de piliers, d'arcades, d'escaliers somptueux... Alors que nous laissons derrière nous les paysages sobres et impeccables propres de la banlieue de Berlin, on se croirait ici dans une cité fantasmagorique isolée du reste du monde, un village où des hommes auraient mis à l'essai une société imaginaire avant de soudain disparaître, comme évaporés, confiant à la nature le soin de s'occuper des lieux.



Une ancienne salle d'opération du sanatorium de Beelitz-Heilstätten
Photo © Marc Mielzarjewicz

« *Ceux qui ont déjà visité le sanatorium de Beelitz le décrivent comme un site splendide et fantomatique encore hanté par son passé tourmenté.* »

Nous utilisons le pied de caméra comme support pour grimper à la fenêtre de l'ancien laboratoire. À l'intérieur, il ne reste que les murs, les plafonds et les portes. Marc et Peggy ne cessent de grimacer : depuis leur dernière visite, le pillage et la destruction ont sérieusement détérioré le complexe. On parcourt ensuite le bâtiment consacré à la chirurgie, qui permit dès 1928 de soigner les cas de tuberculose les plus critiques. Des couloirs hallucinants de 200 mètres de long s'étendent sur chacun des quatre étages entre lesquels communiquent les vestiges d'un ascenseur (portes brunâtres, restes de mécanique). Sur les murs, des journaux russes de 1981 servent parfois de tapisserie, de même qu'ailleurs des tags de croix gammées, plic-ploc, impunis, comme si le spectre d'Adolf Hitler était revenu bien après le passage à Beelitz du jeune soldat meurtri.

S'annonce à présent l'un des musts de la visite : les arbres qui ont poussé sur le toit de la clinique pulmonaire pour femmes, là où végétaient les patientes les plus malades à l'abri de la lumière du jour qui pouvait leur être fatale. Il faut emprunter une cage d'escalier fragilisée dont les fissures finissent par effrayer Peggy :

elle n'osera pas monter jusqu'en haut. Sur le toit, à vingt mètres du sol, nous avons l'impression inouïe d'être au cœur d'une véritable forêt.

La présence d'une voiture de police dans le parc du sanatorium pour hommes abrège notre promenade. Trois heures de visite, c'est déjà bien. En longeant la route qui mène à la gare, nous observons avec ravissement les bâtiments du complexe que des privés ont racheté pour leur rendre leur lustre d'antan. Quant aux édifices abandonnés, les artistes ne sont pas restés indifférents à leur charme troublant, merci pour eux. Roman Polanski y tourna certaines scènes de son chef-d'œuvre *Le Pianiste* (2002) et fut imité en 2008 par Bryan Singer pour le film *Valkyrie* tandis que, dans un autre registre, le groupe de métal allemand Rammstein s'y mit en scène pour le clip du tube *Mein Herz* (2012). Beauté endormie, certes, mais capable de se réveiller devant qui sait la filmer... ou l'acquérir au prix fort.

Sur le site web de Sylvain, cette citation d'Apollinaire : « *Il est grand temps de rallumer les étoiles.* »

Quentin Jardon

AVEC L'URBEX, TENDRE EST LA LOI

Généralement illégale, la pratique de l'urbex peut entraîner la violation de certains droits et mener à des poursuites pénales et civiles. « *En réalité, aucune loi belge ne cadre spécifiquement la démarche de l'urbex et les condamnations la concernant sont rares, voire inexistantes* », commente Gilles Delacroix, consultant juridique en droit urbanistique et environnemental. « *Au niveau pénal, les explorateurs ne risquent rien tant qu'il n'y a ni casse ni violation d'un domicile légal. Par contre, au niveau civil, le propriétaire – privé ou public – peut invoquer le non-respect de ses droits.* » L'article 544 du Code civil définit ainsi la propriété comme « le droit de jouir et disposer des choses de la manière la plus absolue (...). Un urbexeur pourrait alors être sommé de réparer le dommage subi par le simple fait d'être entré dans une propriété (qui n'est pas un domicile légal), mais le propriétaire ou l'autorité devra au préalable satisfaire à la fameuse trilogie de la responsabilité civile en établissant la faute subie, le dommage qui en résulte et le lien causal entre les

deux. « *Ce genre de cas de figure est tout à fait théorique et ne devrait jamais arriver* », conclut Gilles Delacroix.

Du côté des urbexeurs, l'expérience se veut rassurante. Sylvain Margaine par exemple n'a jamais connu de gros ennuis avec la justice. « *J'ai souvent été plaqué au sol en pleine exploration, menotté par des vigiles puis emmené au poste. On me retenait une nuit avant de me relâcher sans suite. Je n'ai jamais eu de dossier.* » De son côté, alors qu'il a déjà publié quatre bouquins, Henk Van Rensbergen n'a vécu que deux (petites) mésaventures. « *J'ai d'abord été contraint de retirer de mon site web des photos d'une usine luxembourgeoise. Plus tard, j'ai reçu un e-mail d'une vieille dame qui reconnaissait des membres de sa famille sur des photos très anciennes d'une villa que j'avais explorée. J'ai tout de suite supprimé ces photos, même si je n'y étais pas obligé. J'estimais avoir franchi les limites en violant l'intimité d'une famille...* »

+ Des livres : explorateurs mais aussi auteurs, Henk, Sylvain et Marc ont tous trois publié plusieurs recueils photographiques. Dernières parutions en date : *Abandoned Places - the Photographer's Selection*, de Henk Van Rensbergen, Lannoo (en anglais), 2014 ; *Forbidden Places - Explorations insolites d'un patrimoine oublié – Tome 2*, de Sylvain Margaine, JonGlez, 2014 ; *Lost Places. Beelitz-Heilstätten*, de Marc Mielzarjewicz, Mitteldeutscher Verlag (en anglais et en allemand), 2011. À commander via leur site ou Amazon. Quant à Gilles, il partage ses clichés sur sa plateforme www.postindustriel.be.

+ Des sites web : sorte de « branche » de l'urbex, l'exploration des sites olympiques après le déroulement des Jeux laisse pantois. Un triste classement recense sur le web les photos les plus aberrantes : un stade de foot en Grèce (2004), un circuit de bobsleigh à Sarajevo (1994), une piscine géante

à Helsinki (1952) et même le village olympique de... Berlin (1936). Quand on connaît le coût des derniers Jeux d'Hiver de Sotchi 2014 (36 milliards d'euros), on est en droit d'espérer que leurs infrastructures ne subiront pas le même sort. Tapez « *sites olympiques abandonnés* » sur Google, vous serez servis.

+ Une émission radio : l'émission *Transversales* de la RTBF (La Première) a consacré un premier reportage radio sur le phénomène de l'urbex le 23 juin 2012 et un second, plus récent, le 27 septembre dernier. À écouter en podcast sur le site www.rtbf.be/lapremiere/podcast.

Cet article a pu être réalisé grâce au soutien du Fonds pour le journalisme en Fédération Wallonie-Bruxelles.

Fonds pour le journalisme

